

Et l'avoine à trente six sols dans tout décembre 1 16

Délivré et certifié véritable par  
Le Greffier en Chef soussigné à Cognac  
Ce 21 juin 1788

LANCHERE

Enr<sup>t</sup> à 5 s par an 1 " 10 s  
papier 2.6

Scellé et contrôlé à Cognac le premier juillet 1788  
Reçu vingt six sols

Cautat

Pour mémoire, le boisseau valait à Cognac 3,16226 décalitres, selon la  
Statistique de la Charente par Quénot, soit 31 litres 622.

Cf. « Aguiaine », n<sup>os</sup> 129, 130, 131, 132, 134, 135, 138.

## 2. Les fléaux à Gourvillette (1860-1928), par † EDMOND AUDOUIN.

Depuis 1860, quatre fléaux ont fait subir à la viticulture et  
à l'agriculture des pertes sérieuses.

### Les sauterelles en 1900 et 1901

Après l'entière destruction du vignoble, il y eut une  
période de transition d'une vingtaine d'années, pendant  
laquelle les cultures de céréales et les pâturages réussirent  
assez bien, sans cependant donner aux travailleurs les résul-  
tats escomptés. Ceux-ci n'étaient pas à bout de leurs  
mécomptes. En l'année 1900, un grand nombre de sauterel-  
les ravagea les récoltes telles que regains, haricots, bettera-  
ves, carottes, maïs. Cependant cette dernière plante résista,  
en raison de la dureté de ses feuilles, à la morsure de ces  
mauvaises bêtes. Ce dont celles-ci étaient les plus friandes  
était les queues d'oignons ; il n'en resta pas une seule dans  
les quelques sillons plantés en pleine terre.

Pour détruire les sauterelles, dans les endroits où il y en  
avait le plus, les gens, avec des charrettes, apportaient de la  
paille que l'on étendait en cordons d'une cinquantaine de  
mètres de longueur. Quelques personnes chargées d'allumer  
cette paille au moment opportun, se tenaient à proximité.  
D'autres, avec des gaules, poussaient les sauterelles dans la  
direction du cordon de paille. Quand les insectes avaient fait  
trois ou quatre vols, ils se laissaient pousser jusqu'à la paille



qu'on enflammait aussitôt. Plusieurs des sauterelles se brûlaient les ailes et les pattes, d'autres grillaient entièrement, mais combien aussi s'échappaient du brasier ! Pour arriver à un résultat, même médiocre, il fallait opérer le matin, à la rosée. Ce procédé fut abandonné dès le second matin, la moitié des gens raillant l'autre moitié.

L'automne arriva. Beaucoup de ces criquets, pour ne pas dire tous, étaient morts perchés au sommet ou le long des brins de luzerne ou de toute autre tige desséchée. On aurait pu croire à leur disparition. Les gens s'abordaient en disant : « Il n'y en a plus, de ces bougres de sauterâs, et si l'année prochaine l'été se comportait humide, ce serait la fin et pas trop tôt ! »

L'hiver vint aussi, et il laissa bien des doutes au sujet de la disparition de ces sauterelles. Dans les haies, sous les feuilles sèches, dans les bois et même dans les champs, aux pieds des ronces, on découvrit des petits œufs ronds moins gros qu'une tête d'épingle. Quels animaux ou quels insectes avaient déposé et caché une si innombrable quantité d'œufs qu'on n'avait point coutume de voir ? On pensa que cette ponte ne pouvait provenir que des maudites sauterelles.

On ne s'était malheureusement pas trompé. Dès les premiers jours du mois de mai de l'année suivante, en 1901, il fit chaud, la température élevée fit sans doute éclore les œufs de bonne heure puisque, dès la fin du même mois, on vit sur tout le territoire de la commune des quantités innombrables de petits criquets noirs gros comme des fourmis. Un mois plus tard, devenus gros, ils s'attaquèrent aux plantes sarclées et firent dix fois plus de mal aux récoltes que l'année précédente parce qu'ils étaient dix fois plus nombreux. Fort heureusement, les blés et les avoines avaient acquis assez de dureté pour résister aux morsures de ces mangeurs infatigables ; sans cela, c'était la famine pour les habitants de Gourvillette.

Le mois d'août arriva. On ne voyait presque plus de verdure dans les champs ; tout avait été dévasté par ces maudits criquets et ce fut peut-être parce qu'ils ne trouvèrent plus rien à manger qu'un beau jour ils nous débarrassèrent de leur présence. Un matin, ils battirent sans doute le rappel, s'assemblèrent, et, à midi, toute la troupe maudite avait laissé les champs de Gourvillette pour porter ses ravages ailleurs. Ce phénomène de départ massif mérite une description.

Le matin du 4 août 1901, quelques-unes des sauterelles



vinrent s'abattre dans les cours des habitations ; aussitôt les poules tombèrent dessus et les avalèrent. Cela ressembla à une nuée d'orage : d'abord quelques gouttes de pluie, ensuite l'averse. Il en vint tant et tant, que les volailles en furent vite rassasiées. Dans le bas du bourg, c'était bien pire : les gens furent obligés de fermer portes et fenêtres pour empêcher les criquets d'envahir leurs demeures.

Ce matin-là, l'idée nous vint, vers neuf heures, d'aller chercher quelques gerbes d'avoine sur la route de Massac. A coup sûr, si la pluie des sauterelles avait été aussi forte et aussi épaisse que dans le bas du bourg, nous ne serions pas partis. Aussi bien, arrivés à cet endroit, le cheval, la charrette et nous-mêmes étions tout couverts de ces bêtes puantes. Un peu plus loin, à trente mètres environ, se trouvait une espèce de haie très claire, aux troncs d'arbres espacés et là un spectacle émouvant et hideux nous attendait. Dans les espaces laissés libres par les branches, des tas et des tas de sauterelles, gros chacun comme le corps d'un bœuf et de plusieurs mètres de longueur, formaient une masse grouillante qui faisait horreur. Si, par un hasard malheureux, tout ce volume de criquets avait pris son vol au moment de notre passage, ils étaient capables de nous emporter ou tout au moins de nous renverser.

Jamais dans ma vie je n'avais eu sous les yeux un spectacle pareil. J'en ai été tellement impressionné qu'aujourd'hui encore à vingt-huit ans de distance, je le revois par le souvenir dans toute sa laideur. Ceux qui, à Paris, au jardin des Plantes, ont vu les crocodiles se vautrer dans le sable auprès de leurs bassins, ne peuvent se faire qu'une maigre idée de la laideur du tableau que je viens de décrire.

Il était environ 11 heures du matin lorsque nous passions par là. Une heure après, à la place occupée par cette foule de sales bêtes, lorsque nous sommes revenus avec notre avoine, nous aurions cherché en vain un seul criquet. Toute cette masse s'était envolée d'un seul élan et nos champs furent purgés de ces indésirables en un tour de main.

### **La grêle**

Depuis 1860, la grêle a ravagé huit fois les récoltes sur le territoire de la commune de Gourvillette ; quelques parties ont cependant été épargnées à chaque désastre.

Je ne me souviens point d'avoir vu les céréales hachées en entier. Les vieilles gens de cette époque n'en parlaient



point. D'ailleurs les forts nuages de grêle ne s'abattaient ordinairement sur notre commune qu'au mois d'août.

Je dois noter tout particulièrement l'orage de 1904. La veille de la foire de Beauvais du mois d'août, un orage venant du sud-est, la nuit, s'abattit sur Gourvillette et détruisit absolument tout ce qui se trouva sur son passage sur une largeur d'à peu près huit cents mètres. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de grêlons aussi gros. Les fossés des routes en étaient remplis et, malgré la haute température de l'été, le lendemain il y avait encore de ces grêlons qui n'étaient pas encore entièrement fondus. Les quelques parcelles de vigne qui avaient été plantées nouvellement se trouvèrent justement sous l'orage. L'époque tardive à laquelle le sinistre eut lieu permit cependant aux agriculteurs de rentrer leurs céréales ; presque toutes étaient coupées.

Le gibier de chasse fut, de son côté, durement malmené par ce nuage de grêle. Le lendemain, il n'est personne qui n'ait rapporté de ses courses à travers champs, quelques perdrix ou lièvres que les grêlons avaient tués ou blessés. Deux cents moineaux jonchaient le sol de la route de Matha, audessous du bois d'Arramy Adolphe.

En 1926, à la fin du mois de juin, la grêle a sévi sur la partie extrême Ouest de la commune. Le tiers à peu près des récoltes a été perdu.

### **Les campagnols**

Si les criquets, en 1901 et en 1902, ont donné de sérieuses inquiétudes aux agriculteurs, un autre fléau a suivi de près, plus désastreux encore : les campagnols.

Dès la fin de l'année 1902, des souris à courte queue étaient soulevées par les socs des charrues. Leur nombre, que l'on croyait fort restreint, était loin de faire supposer aux laboureurs que, l'année suivante, ils constateraient une invasion générale de leurs terres par ces rongeurs. Il est démontré maintenant que ceux-ci se multiplient d'une façon incroyable, pour être ainsi parvenus en l'espace d'une année à envahir non seulement le territoire de la commune, mais presque tous les terrains calcaires du département. La partie Sud du canton dite « Pays Bas » en a été en grande partie indemne.

Ici, les campagnols avaient fait naître de telles appréhensions que les gens se demandaient si les récoltes en terre ne



seraient pas entièrement détruites. On s'abordait avec la même question aux lèvres. Deux ou trois personnes se trouvaient-elles groupées, il n'était point malaisé de deviner le sujet de leur entretien : campagnols, disette, famine. Si l'on n'essayait pas de combattre le fléau, les dirigeants seraient les responsables et déclarés les affameurs des pauvres, etc... Les dégâts grandissant journellement, l'administration départementale finit par s'en émouvoir et engagea les municipalités à donner satisfaction aux intéressés, ajoutant que le département contribuerait pour une large part à faire les dépenses nécessaires.

Il y avait lieu de s'émouvoir, en effet, des dégâts que faisaient sous les yeux des gens qui allaient travailler dans les champs, ces insaisissables petits quadrupèdes qui avaient toutes nos terres pour maisons. Les excavations qu'ils se creusent dans le sol pour servir de nids à reproduction, communiquent entre elles par plusieurs petits corridors souterrains très préjudiciables à toutes sortes de récoltes. Dans les blés ou avoines, restiez-vous cinq minutes à la même place sans remuer, vous voyiez sortir de sous terre, par leur trou accoutumé, deux ou trois de ces petits animaux qui se mettaient à couper un brin de blé ou d'avoine et essayaient de les rentrer dans leur chambre, sans doute pour servir de bourrée à une nouvelle nichée. Dans les herbages et pacages, la façon d'agir de ces quadrupèdes était la même.

Quant aux betteraves, ces terribles rongeurs n'avaient point besoin de sortir de terre pour les détruire ou les manger ; ils les « bornaient » (1), ne laissaient que l'écorce ou la peau, et le jour même les plantes se desséchaient. Quelquefois, souvent même, au moment de l'arrachage, croyant tirer de terre une belle betterave bien saine, vous sortiez une racine ne se tenant pas et toute percée. Il en était de même pour les pommes de terre et surtout les topinambours. Comme les fourmis, les campagnols emmagasinaient pour l'hiver, surtout pendant la moisson ; ils profitaient du moment propice pour se faire un gros stock de réserves.

La Préfecture nous proposa l'emploi du virus Danizt. Cette drogue serait fournie gratuitement à la commune ; on n'aurait qu'à l'aller chercher à la gare. De son côté, la commune fournirait le grain nécessaire pour absorber ce virus, et en quantité suffisante pour en semer sur tout son territoire. Il fallait 60 sacs de grain, ce qui constituait une sérieuse

---

(1) Synonyme de percer.



dépense pour notre localité. Aussi plusieurs propriétaires firent des objections qui pouvaient être judicieuses. On s'aboucha avec la maison Arramy frères, alors négociants en grains. C'était une facture de 1.200 F pour notre commune. Tout le monde n'était point d'accord pour faire cette dépense : l'opposition soutenait que les 60 sacs de blé seraient mieux employés à fournir du pain aux nécessiteux. L'autre clan répondait que, puisque cette drogue nous était fournie gratuitement, il fallait l'accepter, en faire l'essai, que peut-être on arriverait à un bon résultat.

Le conseil municipal n'était point unanime sur cette question. Le maire d'alors convoqua, par son de caisse, tous les propriétaires à se rendre devant la mairie à une heure fixée. C'était le moyen le plus simple, croyait-il, de sortir sans blâme de cette impasse. L'invite fut entendue et aucun des intéressés ne manqua au rendez-vous. L'objet ou le motif de la réunion fut expliqué aux gens sans aucune parcimonie. Vingt minutes furent accordées aux assistants pour discuter le projet. Ce laps de temps écoulé, le promoteur du référendum prit la parole pour dire aux gens ces simples mots : « Ceux qui désirent que l'on fasse venir du virus Danizt, passez à ma droite. Ceux d'entre vous qui sont contre, passez à ma gauche. » Immédiatement, deux groupes se formèrent, on se compta et les opposants l'emportèrent.

Séance tenante, le maire adressa une lettre à qui de droit, qu'il fit porter aussitôt au bureau de poste par le garde champêtre. Dans cette lettre, il faisait savoir à l'administration préfectorale que la commune de Gourvillette refusait tout net le virus Danizt et qu'en conséquence il ne fallait pas faire d'envoi à son adresse parce que celui-ci serait refusé. Défendre était sans doute commander car, très peu de temps après la lettre expédiée, quatre jours au plus, nous fûmes avisés que la drogue était en gare à Louzignac à notre disposition. Malgré tout, nous en prîmes quand même livraison, au risque de ne point l'utiliser. Après bien des hésitations on fit l'achat de 60 sacs de blé ; ce froment, on le prépara suivant les instructions données, et on le répandit sur le sol.

Soit dit en passant, si les employés qui étaient chargés de faire parvenir cette drogue aux communes n'avaient eu aucun pot-de-vin pour son placement, à coup sûr ils ne nous l'auraient point expédiée.

On nous vantait tout naturellement les bons effets de ce virus et à peu près dans ces termes : après que quelques campagnols ont mangé quelques grains de blé imprégnés de



cette drogue, ils deviennent presque enragés et se contaminent ; ainsi ils se détruisent les uns les autres jusqu'à leur anéantissement complet. Sur ces belles promesses, on essaya le remède tant vanté. Pour être juste, je dois dire que toutes les maisons s'étaient présentées pour faire l'épandage. On forma des équipes de 30 à 40 travailleurs sous la conduite d'un directeur. Des tombereaux attelés amenaient le grain à pied d'œuvre. Chacun des semeurs, muni d'un baquet, en recevait une certaine quantité qu'il devait répandre de préférence dans les passages tracés par les campagnols et surtout à l'entrée de leurs trous. Il fallut deux jours pleins pour parcourir, de la sorte, tout le territoire de la commune. En général le travail se fit assez bien, la majorité des semeurs croyant en l'efficacité de l'entreprise ou du traitement.

Le résultat fut négatif. Quelques semaines après avoir dépensé son argent, on s'aperçut que le nombre des campagnols n'avait point diminué et qu'au contraire ceux-ci se multipliaient rapidement.

L'année suivante, comme les ravages allaient toujours croissant, on s'inquiéta s'il n'y aurait pas d'autres produits plus efficaces à employer. Cette fois on nous présenta la noix vomique. Avant d'utiliser cette nouvelle drogue, on fit un essai. Quelques campagnols pris vivants furent placés dans une caisse grillagée où on leur servit du grain bouilli dans une solution de noix vomique. Le résultat fut satisfaisant ; les rongeurs crevèrent. Dès lors, ce fut presque un engouement. Beaucoup s'associèrent à ce travail. Des chaudières furent conduites dans la cour de Jules Arramy et on fit bouillir le grain (de l'orge cette fois mélangée au blé) dans une solution de noix vomique. Pour répandre le grain dans les terres, la même méthode que pour semer le virus fut employée et demanda le même temps de travail. Les espérances fondées sur l'emploi de la noix vomique demeurèrent sans résultat. L'effet fut le même, purement négatif. Les campagnols qui mangèrent de ce grain empoisonné en crevèrent certainement mais combien de milliers s'échappèrent, puisqu'à la saison des semailles, il y en avait toujours autant qu'avant le traitement. Les dépenses et la peine ne donnèrent aucun résultat si ce n'est que quelques alouettes et quelques perdrix crevèrent pour avoir mangé de ce grain. Quant aux pies, plus goulues, beaucoup avaient été victimes de leur gloutonnerie ; une quantité appréciable fut détruite à la place des campagnols. On pourrait soutenir que le pourcentage de la destruction des pies était plus élevé que celui des rongeurs.



L'hiver, cette année-là, fut froid, pluvieux et la neige couvrit le sol pendant plusieurs jours. L'eau de fonte de la neige et l'eau de pluie submergèrent les retraites des campagnols et en noyèrent un si grand nombre qu'au printemps suivant il n'y en avait presque plus.

Depuis, il y a toujours eu des campagnols. Leur destruction n'a jamais été complète puisque, actuellement, en 1928, nous redoutons une nouvelle invasion.

La commune de Beauvais, qui ne fit aucune dépense pour combattre les campagnols, les vit disparaître en même temps que la commune de Gourville, et réapparaître aussi cette année, comme chez nous.

Cf. « Aguiaine », nos 128, 130, 135, 136.

### 3. **Vendanges d'autrefois, vendanges d'aujourd'hui, de 1925 à nos jours**, par GUY SOULARD, dit « le Veursour ».

Que sont-elles donc devenues, ces joyeuses équipes de vendangeurs qui égayaient jadis les vignes mordorées ? Ces taches multicolores où se mêlaient les couleurs vives des foulards des jeunes filles aux quichenottes blanches des femmes plus âgées, souvent vêtues de noir ? Les hommes, quand le temps le permettait, travaillaient en bras de chemise, et la couleur blanche de leurs manches contrastait avec la teinte sombre de leur petit gilet.

Hélas ! ce temps-là semble révolu, et bien qu'il y ait encore quelques équipes, de-ci, de-là, les rires et la gaieté semblent avoir disparu. On souhaitait le bonjour aux équipes voisines et, parfois, quelque « fort en gueule » lançait des quolibets à leur rencontre.

\*  
\* \*

Les vendanges, en ce temps-là, étaient un véritable branle-bas de combat. Huit à dix jours plus tôt, on s'y préparait déjà. On sortait les barriques, les cuves et les tonneaux du chai pour les « embeurver », c'est-à-dire mettre de l'eau sur le fond, afin de faire gonfler le bois et d'obtenir une bonne étanchéité.

Quelquefois, lorsqu'elles étaient très sèches, donc « éba-